

# entretien

avec hélène audiffren - directrice du mrac l-r à sérignan

---

Jean-Paul Guarino : Voilà 10 ans que vous êtes à Sérignan, dans ce lieu devenu depuis 2010 le MRAC, Musée Régional d'Art Contemporain Languedoc-Roussillon. Est-ce le temps d'un premier bilan ?

Hélène Audiffren : J'ai commencé à travailler à Sérignan en novembre 2002. Dix ans c'est beaucoup et en même temps il s'agit de dix ans d'évolution. Je suis arrivée dans un espace d'art contemporain qui présentait des expositions temporaires sur 500 m<sup>2</sup> puis il y a eu le grand redéploiement du bâtiment et sa transformation en musée municipal pour présenter une collection en 2006 et enfin le musée s'est régionalisé en 2010. Cette régionalisation a permis d'étendre le musée sur 2700 m<sup>2</sup>, de lui donner de nouveaux moyens pour construire des expositions plus ambitieuses et de l'inscrire véritablement dans le paysage national. Christian Bourquin, président de la Région, met en œuvre une politique forte de soutien et de développement des musées avec, par exemple, la création du Muréna, Musée régional de la Narbonne antique à Narbonne qui sera construit par Norman Foster, le démarrage du chantier du Musée mémorial du camp de Rivesaltes réalisé par Rudy Ricciotti et l'annonce de l'extension à venir du musée à Sérignan. C'est stimulant d'accompagner un projet qui se renouvelle et se développe sans cesse.

J-P. G. : Abordons le champ de l'art. Après avoir accueilli Guillaume Leblon cet hiver et avant l'exposition de Raphaël Zarka l'automne prochain, vous invitez Olivier Mosset. Que disent ces choix de vos missions mais aussi de vos désirs ?

H. A. : L'envie, avec les expositions « solo », est de donner la possibilité à un artiste de déployer son travail, d'accompagner des artistes dans des projets de production, de leur permettre de les laisser réagir à l'architecture du lieu, ou pas d'ailleurs. C'est aussi un moyen de redéfinir le statut du musée et de le placer dans le « vivant ». J'aime les situations dans lesquelles une pensée et un geste font naître un espace poétique, parfois politique. Guillaume Leblon a pu concrétiser un projet dont il rêvait – mais refusé par des centres d'art ou galeries – en réalisant cette coulée de plâtre qui a recouvert les 500 m<sup>2</sup> du rez-de-chaussée du musée. C'était périlleux mais excitant. La programmation a longtemps privilégié la peinture. C'était lié à l'histoire de ce lieu qui en a montré constamment depuis les années 90. Je continue à être fascinée par le renouvellement perpétuel qu'elle propose, même après ses multiples *enterrements*. La peinture constitue le noyau de la collection du musée et les invitations à des artistes comme Dominique Figarella, Ida Tursic & Wilfried Mille, Carlos Kusnir, Cécile Bart, Felice Varini ou Yves Bélogegey me permettent de trouver un écho. Avec Olivier Mosset, nous avons décidé de réunir des œuvres existantes, car il est avant tout question du tableau, et nous réactualisons toutes ses peintures murales pour la première fois rassemblées, dont une qu'il n'a jamais vue car elle avait été réalisée à distance selon ses instructions.

J-P. G. : Comment ne pas remarquer l'écart générationnel entre Olivier Mosset mais aussi Kusnir ou Varini et Zarka ou Leblon. Souhaitez-vous pointer un lien ou une rupture ?

H. A. : Évidemment, Felice Varini ou Olivier Mosset sont déjà inscrits dans une *Histoire de l'art*, mais je crois qu'ils questionnent encore des problématiques très actuelles. Il y a un héritage et des connivences, surtout des territoires que propose chacun d'entre eux. Connus pour avoir fait partie du groupe BMPT, l'œuvre d'Olivier Mosset se déploie à travers l'abstraction géométrique et le monochrome, dans une recherche ininterrompue depuis plus de 40 ans sur le devenir de la peinture aujourd'hui. Je laisse l'artiste répondre à ma place : « L'aspect "nouveau" ne me pose pas de problème. Tout ce qui se fait aujourd'hui, à l'heure actuelle, est nouveau. [...] Ce qui importe, c'est ce qu'on fait, et non quand et où on le fait. »

J-P. G. : Êtes-vous attentive à des fonctionnements particuliers d'institutions ? Vos modèles se portent-ils sur les musées ou centres d'art car vous avez régulièrement produit nombre de pièces ? A ce propos, ces œuvres intègrent-elles la collection ?

H. A. : On oppose trop souvent, à mon sens, les centres d'art et les musées. Je crois que le musée doit être un lieu d'expériences, d'échanges et d'interrogations pour être aussi un bon espace de transmission. Il n'y a pas de stratégie particulière dans l'accompagnement d'un projet et les œuvres qui pourraient venir enrichir la collection mais parfois des opportunités. La caractéristique de cette collection est très particulière, puisque constituée à plus de 50% de dons d'artistes. Depuis 2010, un véritable budget d'acquisition permet de compléter mais aussi d'ouvrir ce fonds à d'autres médiums. C'est aussi une collection très liée à l'histoire des expositions donc je tente de conserver cet aller-retour entre exposition et collection.



Vue de l'exposition *Guillaume Leblon, une appropriation de la nature*  
18 novembre 2012 - 24 février 2013  
(Niveau 0 du musée)

Vue de l'exposition *Dominique Figarella*  
17 janvier - 12 avril 2009  
(Niveau 1 du musée). Photos Jean-Paul Planchon

J-P. G. : Qui et/ou quoi aurait fondé votre travail ? Peut-on parler d'un héritage du commissariat ou de la direction de structures ?

H.A. : La définition du musée d'art contemporain est contradictoire car il se propose de *patriomonaliser* la « chose présente », en train de se faire. J'ai beaucoup de respect pour le travail mené par Christian Bernard au MAMCO à Genève. Il reconfigure son musée trois fois par an par des ensembles d'expositions temporaires, articulées à des expositions, plutôt qu'à des accrochages de la collection. Il invite des collections privées et invente aussi de nouveaux formats. Il dit « imaginer un musée de crise du musée », conçu comme une exposition globale. J'essaie au MRAC, à ma manière, de lutter contre la fétichisation de l'institution muséale.

J-P. G. : Chaque été vous proposez une exposition collective ; cela répond t-il à une « stratégie » requalifiant le musée entre pédagogie et loisirs ?

H. A. : Les expositions collectives sont avant tout l'occasion de mettre en perspective les travaux d'artistes de générations différentes et parfois de réinviter des artistes. Elles permettent surtout de réfléchir à des dialogues possibles, à des rencontres entre des œuvres qui peuvent s'enrichir les unes des autres, sans afficher une simple liste d'artistes. En 2010, l'exposition « Ecce Homo Ludens » a mis en perspective la manière dont un grand nombre d'artistes, dans le sillage de Dada notamment, ont investi le jeu comme un univers ouvrant sur un horizon de formes et de réflexions infinies. « C'est l'amour à la plage » en 2011, clin d'œil à la situation du musée installé à cinq minutes de la plage, interrogeait l'iconographie liée aux vacances et les clichés du soleil, de l'amour et du balnéaire. L'été dernier, « Marcher dans la couleur » proposait une expérience de la couleur dans l'espace sous la forme d'un grand parcours perceptif de sensations colorées. Cet été, « Entre-deux » rassemblera des œuvres qui révèlent un espace additionnel. Ces projets sont l'occasion de réactualiser mais aussi de produire des œuvres spécialement pour l'exposition. Le musée doit être un espace de pensée mais aussi de plaisir (davantage que de loisirs) et je ne refuse pas la dimension pédagogique. Il ne faut pas oublier la spécificité de ce musée qui est situé à Sérignan, petite ville de moins de 7000 habitants au bord de la Méditerranée et éloigné d'une grande métropole. Cette situation particulière m'oblige à me poser la question du public ou « des publics ». Je tente avec des formes très variées de faire de ce musée un espace pédagogique accessible et vivant, sans concession sur le contenu des expositions, pour permettre à tous d'établir une relation à l'art contemporain. Cela passe davantage par des rendez-vous comme des rencontres avec les artistes, des visites commentées ou des supports d'aide à la visite... que par une « stratégie » d'expositions.

J-P. G. : Avez-vous repéré des symptômes d'un nouveau rapport à l'art ou à l'exposition de la part de ceux que certains nomment le public et que je préfère qualifier de visiteurs ?

H. A. : Le rapport à l'art et en particulier à l'art contemporain est beaucoup plus décomplexé aujourd'hui. Avec la multiplication des manifestations d'art contemporain, les visiteurs sont prêts à accueillir des formes nouvelles. Je constate surtout, au quotidien dans le musée, que lorsque le public est accompagné dans sa première rencontre avec la création contemporaine, une barrière tombe et il est très rapidement prêt à tenter de nouvelles découvertes.

J-P. G. : Tentons une évaluation de la situation régionale. Hormis les étudiants des écoles d'art de la région – diplômés de l'année – que vous montrez lors des séquences appelées « Alerte Météo », ne pensez-vous pas, sans régionalisme exacerbé, qu'il faudrait réfléchir à un mode de visibilité des jeunes artistes de notre région ? Le manque de résidences – qui, si elles sont actives, sont de vrais points dynamiques – ne serait-il pas à travailler également ?

H. A. : Nous organisons en effet chaque année une exposition qui présente les jeunes diplômés des écoles de Nîmes, Montpellier et Perpignan. J'ai invité cette année Leonor Nuridsany à être commissaire de l'exposition et l'année prochaine Karine Vonna Zürcher. Ce n'est peut-être pas au musée de jouer ce rôle de montrer la création émergente de la région mais il est important qu'une institution puisse la faire apparaître. J'invite des commissaires extérieurs à la région, justement pour porter un regard qui vient d'ailleurs. Cette région est désormais riche de lieux de diffusion mais pas ou peu équipée de lieux de résidences, qui permettent de créer un terrain favorable aux échanges et à la création. Nous organisons déjà des résidences dans un certain nombre d'établissements (lycées, centres pénitentiaires...). La résidence c'est l'occasion, d'expérimenter, éventuellement produire dans un contexte nouveau et avec des moyens techniques, logistiques et humains inhabituels et nous souhaitons multiplier les propositions et les formes pour favoriser, encore et toujours, la rencontre avec les œuvres et les artistes.

La bonne nouvelle, pour ce début 2013, est la perspective d'agrandissement car la Région est en phase d'acquisition d'un bâtiment adjacent qui permettra au musée de dépasser les 3000 m<sup>2</sup>. Ce nouveau redéploiement est l'occasion de repenser le projet dans sa globalité, de consacrer des espaces supplémentaires à la collection mais aussi de créer des réserves visitables, un espace de production d'œuvres, un espace dédié à l'accueil du public avec un centre de documentation, d'ateliers et surtout inventer de nouveaux espaces d'interventions pour les artistes. J'ai déjà proposé à Felice Varini d'intervenir dans l'espace d'accueil pour un an, Peter Downsbrough va prendre le relais. Nous tenterons des petits formats pour les jeunes artistes – de la région ou d'ailleurs – avec des temporalités plus courtes, sous une forme comparable à celle des modules du Palais de Tokyo ou des vitrines du Plateau - Frac Île-de-France.

Encore des occasions de s'affirmer comme un musée laboratoire ouvert à tous les publics qui souhaitent s'informer sur la création récente et trouver les moyens de l'apprécier.



Hélène Audiffren et Olivier Mosset

Olivier Mosset, Jennifer Boysen. *Special Projects Collaboration* (LACMA), 2011.  
© Museum Associates/LACMA